

Discours de Jacques COUSIN, Assemblée Générale du 30 octobre 1995.

Lorsque le Président Le Mée m'a proposé la présidence de ce banquet, il m'était impossible de surseoir ou refuser, par amitié pour lui.

Par amitié pour ce vieux bahut devant lequel un simple passage a réveillé durant des années des souvenirs et un pincement agréable au cœur, mais à l'intérieur duquel à présent, je peux occasionnellement hanter les couloirs et retrouver une ambiance et une atmosphère pas encore effacées.

Par amitié enfin pour les camarades qui comme moi n'ont pas usé, de longues années durant, leurs blouses grises sur les bancs de l'internat, mais y ont fait un passage bref mais marquant.

Mon arrivée au Lycée Anatole Le Braz reste parmi les images qui me reviennent de temps en temps de cette période de scolarité secondaire, car elle correspond à une rupture de mode de vie : je devenais pensionnaire, n'ayant connu jusqu'alors que la liberté d'un externat à la vie moins rythmée. Ma mise en pension ne correspondait pas à une sanction, c'était pour mon bien ; reçu en fin de 1^{ère} au baccalauréat moderne, il fallait à l'élève Cousin se déterminer : soit rester au Lycée de Tréguier et faire une « sciences-expérimentales » (seule section de seconde bac) ou s'expatrier à Lannion, Guingamp ou Saint-Brieuc.

Saint-Brieuc avait 2 atouts qui se sont révélés maîtres : le premier : un de mes oncles, dentiste aussi, y avait séjourné 2 ans durant la guerre, en compagnie d'Alain Bombard qui voulait tenter tel Icare, dans la première cour, de voler du dortoir du 3^e étage jusqu'au réfectoires par la voie la plus directe. Je me souviens encore d'un petit cahier couvert de papier noir, manuscrit, que Monsieur Guennebaud avait distribué aux élèves, adeptes de la troupe de théâtre, « Antigone » de Anouilh qui devait être jouée en fin d'année. La défaite de juin 1940 et la fêrûle des Allemands ne le permirent pas.

Le second : le plus important, la présence à Penvenan d'un surveillant général que mon père connaissait très bien : Monsieur Menou dit : « Le bœuf ». Job Menou avait, sans le savoir, orienté complètement ma vie. En commettant une grave erreur d'orientation d'abord : me faire inscrire, dans un premier temps, dans la Sciences-Ex. du Lycée Le Braz, pour qu'ensuite, (j'étais alors très jeune), me faire faire une Maths-élèm. Quand on sait qu'à l'époque, les programmes de maths étaient très différents en Maths-élèm., et en Sciences-Ex., l'inverse eût été plus logique et aurait abouti à un résultat plus probant.

André Laithier, le « Lapticque » bien connu, a su très vite me faire comprendre que sa conception de la Biologie n'avait rien à voir avec celle que je m'en étais faite jusqu'alors,

et durant 5 ans : à 1F la lame et 50 centimes la lamelle, à pied, assis ou à cheval sur le support des paillasses, les Sciences de la nature se déclinaient autrement.

Par contre, Jean Bars avait ma préférence et si je m'étais estimé littéraire à l'époque, j'aurais certainement continué la philosophie dans l'enseignement supérieur. Mais je me demandais bien alors vers quoi je me destinais ! c'était l'indécision, l'inconnu, voire l'indifférence mais ce que Bars m'a apporté c'est l'analyse, par une approche vivante de la psychologie et de la morale. Même si ses feuilles de cours ressemblaient plus à des feuilles mortes, lors des interruptions, au milieu de 2 heures continues, nos échanges d'arguments qui ont presque frisé le duel oratoire, attiraient les spectateurs dans la classe, et ont été très formateurs pour moi. Son calme, sa logique et même sa démarche caractéristique restent ancrés en moi. Mon admiration pour lui reste intacte.

Je me suis donc retrouvé un dimanche soir de septembre, face à une autre vie. De l'anxiété certainement, mais un espoir, « grand comme ça » aussi, puisqu'on me prédisait une culture autre, avec des méthodes autres dans un cadre autre. Tout aurait dû être pour le mieux dans le meilleur des mondes matériels. Mais voilà ! Le jeune bleu que j'étais, se retrouvait dans la même étude d'internat que les philos, qui en avaient moins à ingurgiter que nous et passaient souvent de longs moments, justifiés c'est vrai, à lire et à se cultiver.

Finalement, hormis ces heures d'études après 17 heures, je m'accommodais bien de ce rythme de la vie au Lycée : réveillé à 6h30 par le clairon de la caserne Charner, qui précédait de quelques minutes la sonnerie du lycée, le réfectoire à une table de M' venant pour la majorité du CC de Corlay, les commentaires des matches de foot du dimanche allaient bon train. Si bien que moi, pas sportif pour deux sous, je m'étais mis à suivre les matches en ASSU, m'y emballant tellement que je suis peut-être le seul lycéen du Lycée Le Braz à m'être fait expulser par un arbitre de touche du stade Fred Aubert, un jeudi après-midi. Ceci faillit me coûter cher mais les surveillants généraux ainsi que M. Marot, dit « le Jules », eurent la clairvoyance et la sagesse de ne pas dramatiser et un dimanche en colle fut la seule sanction réelle. Aujourd'hui encore je recommencerais. Trente ans après, je persiste et signe.

Autre bon souvenir de l'internat, les répétitions du bagad où Guionnik Le Dez menait la danse : les chaises de la grande « perm » faisaient les frais du remplacement des anches de bombarde ; leur contreplaqué d'un choix médiocre permettait d'obtenir des lamelles bien calibrées, faciles à effiler et qui vibraient à la bonne fréquence. J'aime aussi à me rappeler les séances de cinéma aux Promenades, où, à l'époque, par groupe de 10 (on obtenait alors un billet gratuit), on allait voir tous les films retraçant la seconde guerre mondiale : films d'archives, documentaires, films romancés... La programmation avait duré toute l'année scolaire 1962/63.

Cette année-là, le lycée reçut, sauf erreur de ma part, le premier contingent de filles venues de Renan suivre la Math 1 – bonne occasion pour faire passer le courrier aux petites amies de Renan et pour leur trouver des « correspondants bidons » pour les

faire sortir le jeudi après-midi. Léonie veillait pourtant jalousement sur son effectif d'internes, tant sa rigidité morale était plus que religieuse.

Ainsi l'année scolaire s'est écoulée, et s'est soldée par un échec cuisant au bac Sciences Expérimentales. Je fus inscrit donc en Mathématiques élémentaires. Ambiance toute différente en internat, où le silence le plus total régnait en étude, chacun travaillait à fond maths et physique. En maths, j'avais M. Simon, un professeur brillant dans ses démonstrations, qui démarrait d'un côté du tableau en haut à gauche, pour finir en bas à droite de façon ininterrompue. En physique, j'avais M. Rannou, en Histoire et Géographie une étoile filante daltonienne M. Carsin, qui en fin d'année obtint son changement pour Rennes. En anglais, une figure illustre, M. Guesnier.

Élu délégué de classe, je rencontrais fréquemment les surveillants généraux, Menou, Manzagol et Blonz. Figures marquantes : Menou, par son allure dans les couloirs, bourru, la tête rentrée dans les épaules ; Manzagol, petit à lunettes, trapu, mais dont chaque interne guettait la descente de Noëlle sa fille, une splendide créature de notre âge qui fréquentait le Lycée Renan. Enfin, Blonz dont la renommée a traversé les âges.

Mais cette période briochine prit fin en décembre 1963 où l'on me fit réintégrer le lycée de Tréguier, où la fin d'année qui suivit fut monotone mais me permit d'obtenir mon bac avec mention. Cette mention, c'est à Le Braz que je la dois, car l'empreinte donnée à ma méthode de pensée et à mon raisonnement, je les ai appliqués sans hésiter et ce fut à bon escient.

Je revois encore en images des personnages qui, eux aussi, ont traversé des générations d'élèves : M.Vazel, dont la haute stature dépassait tout le monde dans les cours, Rondouin, le besogneux accompagné de sa règle « Marie Nella », Pearson avec ses deux cartables dans lesquels les cours servaient de phase d'essai à tout ce qui est imaginable en matière de chahut, expériences etc. Sa connaissance en culture littéraire était grande mais sa culture ferroviaire était encore plus vaste, et son port d'attache était la gare, comme d'autres avaient l'hôtel Celtic après 17 heures pour le Bridge quotidien ! Monsieur Marot, le censeur, qui du haut de son escalier de pierre, interpellait les élèves qui déambulaient dans la galerie...

Toute une somme de souvenirs agréables, mais aussi formateurs et déterminants dans le choix et l'exercice du métier que je pratique actuellement, celui de chirurgien-dentiste ; métier où l'on peut parler beaucoup avec ses patients surtout si on y ajoute un zeste de psychologie et de volonté d'échange avec autrui. Ceci est encore plus sensible de nos jours où nous devons servir de confesseurs mais aussi d'assistants sociaux, conjugaux, juridiques. Bien sûr, ceci se fait peu dans les cabinets du centre-ville où la crise économique se fait moins ressentir qu'en périphérie urbaine. Dans ce cas, il faut penser que peut-être le patient doit régler sa dépense avec économie, et il faut pouvoir lui procurer le meilleur confort dans les soins, et les techniques les plus modernes et adaptées. Aussi faut-il accepter de rogner sur sa marge bénéficiaire, mais aussi de donner de son temps et de son énergie nerveuse, parfois, au détriment de sa vie

familiale. C'est une grande satisfaction que d'arriver à apaiser quelqu'un, ou de voir que nos conseils permettent à notre patient de remettre de l'ordre dans sa pensée et ainsi d'avoir une attitude ou des réactions plus raisonnables. Cette volonté d'aide à la détresse s'est récemment manifestée avec l'arrivée dans notre ville de bosniaques en situation irrégulière, tolérée, sans aucune couverture sociale. Amputés sur le champ de bataille avec un groupe de professionnels de santé, nous les avons pris en charge totalement quatre mois. Exemple certes spectaculaire ; mais notre rôle est quotidien ; s'embarrasser des autres pour sentir que notre vie « sert » à un but et une vocation, soulager la douleur physique, mais aussi morale.

Mon expérience d'internat, amplifiée par un enseignement ouvert et éclairé, m'a fait faire le point sur le besoin de rôle d'aide sociale et humaine que j'avais en moi, mais, après tout, n'était-ce pas une autre forme d'aide au bien-être d'autrui qui a amené nos camarades résistants à défendre leur patrie ?